



CHAPITRE XII

Au pays de l'arbre à copal. — Les Rou'bounga. — Les éleveurs d'iguanes. — La rivière Arouhouimi-Biyerré. — Les chasseurs d'hommes. — L'île Ouana-Rousari. — Stanley-Falls.

LE 26 octobre dès le point du jour; les explorateurs, dont un sommeil paisible avait réparé les forces, étaient sur pied et contemplaient les masses sombres des nombreux îlots de l'archipel d'Oubika qu'ourlait un liseré rose pâle. Le silence n'était troublé que par le vol des oiseaux aquatiques qui s'éveillaient et quittaient par bandes les massifs d'arundos, de papyrus et de rotangs où ils s'étaient abrités pendant la nuit; les rives du Congo, bordés de grands arbres, se profilaient à l'infini et la vaste nappe

d'eau, que masquaient par intervalles les accidents du paysage, les îlots boisés ou les épaisses forêts des plaines, paraissait et disparaissait alternativement à droite et à gauche et se confondait avec l'horizon lointain.

La flotille reprit sa marche vers l'est et la baleinière l'*Eclaireur*, toutes voiles dehors et docile aux vigoureux efforts de dix rameurs, glissait dans le sillage des steamers.

Puis le décor changea et les îlots n'apparurent plus que comme des points noirs derrière les bateaux. Le Congo s'étalait majestueusement sur une largeur de plus de dix kilomètres entre la rive droite et le cordon ininterrompu de petites îles dérochant à la vue les forêts de la rive méridionale.

Une bourrasque d'ouest-est faisait craquer la mâture, balayait les cimes verdoyantes et arrachait aux forêts vierges leur délicate tapisserie de vignes et de lianes; le ciel soudain obscurci pesait sur l'eau comme un lourd couvercle de plomb; aux éclairs qui le traversaient sans cesse succédaient les formidables roulements du tonnerre et la pluie se mit à tomber avec une effroyable intensité.

L'orage, heureusement ne fut pas d'une longue durée. Vers midi, le ciel s'éclaircit, le vent s'apaisa, la surface du fleuve redevint plus calme, et l'équipage noir, que cette bourrasque inopinée avait glacé d'effroi, reprit courage en voyant s'éloigner toute crainte de naufrage.

On ne tarda pas à atteindre sur la rive droite une rivière, la Wabika, filtrant paisiblement ses eaux limoneuses à travers les mailles serrées d'une luxuriante végétation aquatique. De grands villages oubikas bordent à droite et à gauche cet affluent et de belles plantations de manioc et de sorgho s'étendent au dessus des huttes et des cabanes.

En face, des arbres au port majestueux, à l'écorce lisse et jaunâtre, pointillée d'exsudations gommeuses, se font remarquer dans les fourrés et s'élèvent à une hauteur de neuf ou dix mètres.

Les Zanzibarites reconnaissent avec joie le précieux végétal et se pâment d'aise en présence de l'abondance du mnangou, *Shajar et Sandarus* des Arabes, ou arbre à copal.

Les bateaux stoppent et les équipages débarquent pour préparer le repas du jour.

Stanley et Roger explorent la riche forêt riveraine. A la base de chaque arbre à copal sont épars des morceaux de gomme, dont la millième partie ferait la fortune d'un fabricant de vernis de Bombay.

Cette substance d'une couleur verdâtre, d'un aspect fuligineux, peu

résistante se réduit, plongée dans l'alcool, en une pâte qui acquiert la consistance du mastic.

En creusant le sol, on retrouvait le copal résineux demi-fossile, remède fétiche employé chez les Vounyamouési, comme autrefois chez les peuplades du Mexique pour les incantations et le traitement des maladies.

Le bois de cet arbre est jaune et bien veiné; ses branches menues et basses ont la souplesse du jonc.

A deux heures, la navigation fut reprise. Pendant trois journées consécutives, la route, d'une accablante monotonie, offrit le même paysage, les mêmes îlots boisés, les mêmes plaines forestières à travers lesquelles le fleuve roulait solitairement ses eaux brunes reflétant près des bords les tiges élégantes du mnangou.

Le 29 octobre, la flottille expéditionnaire voguait, par environ 1° 40' de latitude nord et 18° 44' de longitude est (Greenwich), en face du village de Roubounga situé sur la rive droite. Elle découvrait peu après, au détour d'une île longue et étroite couverte de jungles, les hauteurs d'Oupoto, chaîne de collines à pentes cultivées et habitées par une population douce et hospitalière.

En cet endroit, le fleuve ne présente plus qu'une largeur de trois kilomètres, coupée par des îlots parallèles aux rives.

De toutes parts, des canots indigènes, construits sur le modèle des caïques, se détachent et nagent aussi rapides que des flèches au-devant des steamers.

De bruyantes démonstrations, exemptes de cris hostiles, de batteries de tambours de guerre ou d'appels sinistres de trompes, acclament l'arrivée des mundclés.

Comme en 1877, Stanley et ses compagnons retrouvèrent à Roubounga « cette tranquillité d'esprit qui est le partage du petit nombre d'heureux à qui les soucis et l'anxiété sont inconnus ».

Des vivres de toutes sortes, poisson fumé et poisson frais, limaçons, huîtres de marais, viande de chien, chèvres, bananes, plantains, pains de cassave, furent offerts aux voyageurs en échange de nombreux mitakos.

Le fil de laiton est la monnaie que recherchent avec empressement les natifs de Roubounga, et grâce à lui leur amitié fut acquise à Boula Matari, qui dut néanmoins pratiquer avec les chefs indigènes la grossière cérémonie brutale de l'échange du sang.

A Roubounga, ce pacte sauvage est un acte de cannibalisme. Les frères doivent se faire eux-mêmes une incision profonde dans le bras droit et sucer le sang qui s'échappe abondamment des blessures.

Cette nauséuse pratique répugne au frère blanc, qui applique avec dégoût ses lèvres sur le bras ensanglanté du chef indigène. Elle est, au contraire, pour le frère noir l'occasion de déguster le sang d'un mundelé, et il s'en acquitte avec une ferveur dont le patient se passerait fort bien.

Les indigènes de Roubounga sont anthropophages. Comme les riverains des districts d'aval, ils apportent un soin extrême et un art véritable dans l'arrangement de leur chevelure; ils réunissent en touffes une partie de leurs cheveux et les fixent derrière la tête, au moyen d'épingles de fer, comme des chignons; sur le front, ils disposent deux larges tresses terminées en pointe recourbée et qui ressemblent à s'y méprendre à deux cornes de jeune buffle.

Leur corps, de la tête aux genoux, est couvert de tatouages dont les dessins variés à l'infini offrent les multiples figures de la géométrie plane. triangles, carrés, losanges, cercles, lignes parallèles, lignes ondulées, polygones à diagonales, rosaces, etc., etc.

Ces hideuses parures sont obtenues par l'injection sous la peau de matières corrosives, injection pratiquée à l'aide d'incisions et de piqûres préalablement faites avec des couteaux particuliers. Pour mettre le sceau à l'horreur de ces prétendus ornements, chaque natif de Roubounga surcharge son cou et ses épaules de colliers de dents de singe, de monitor, d'homme et de crocodile, ou de lourds carcans faits avec des défenses de sanglier.

Lors de son premier voyage de découverte, en 1877, Stanley avait compté dans ce village quatre fusils à silex; il en retrouvait plus de cent en 1883.

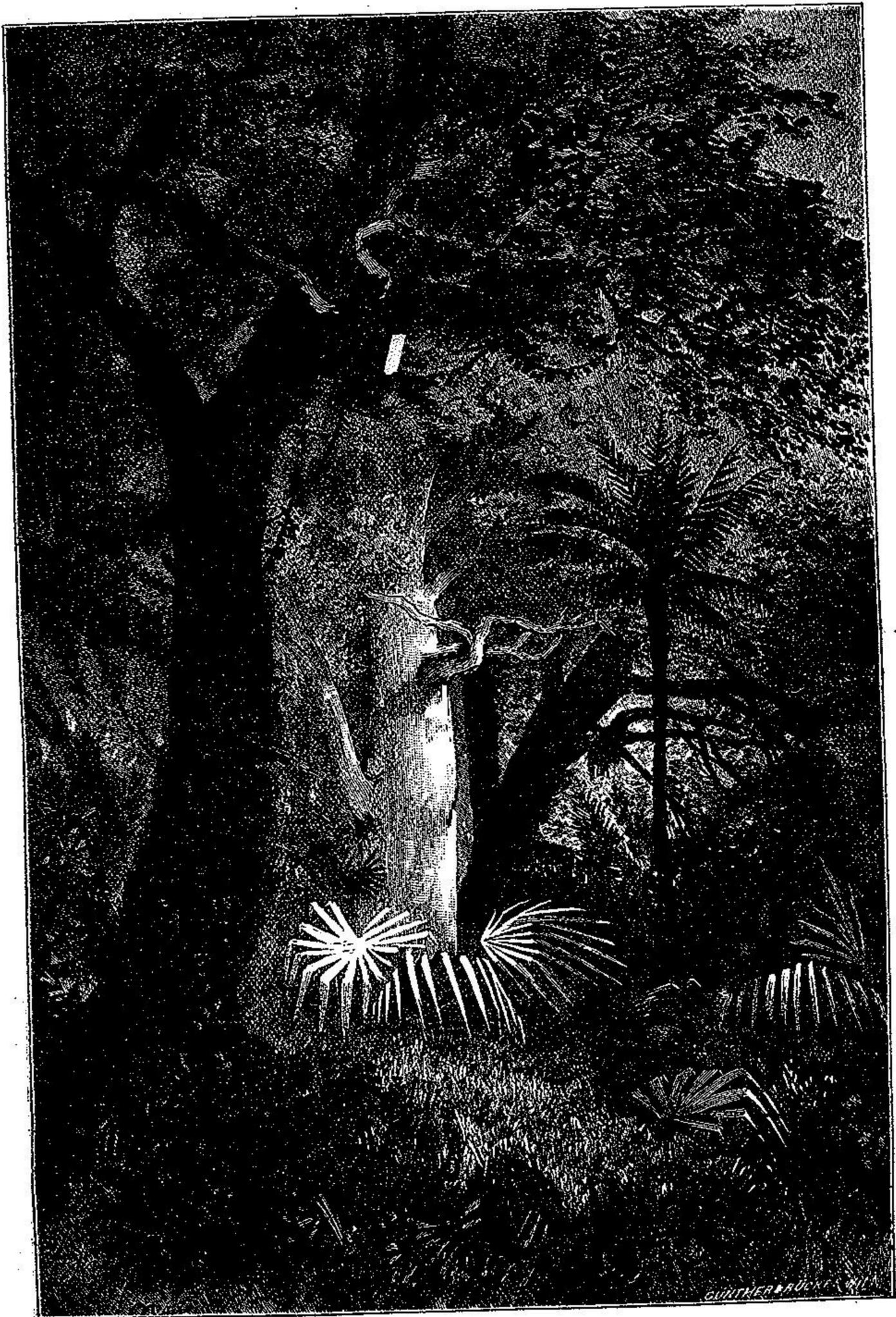
L'importation de ces armes atteint au Congo des proportions inquiétantes, et dans quelques années on ne rencontrera plus au centre africain que des peuplades nègres comptant autant de fusils que d'hommes.

Fort heureusement, les nègres emploient les fusils à pierre plutôt pour faire du bruit que pour semer la mort; ils ne savent ni épauler ni viser.

Les Roubounga obtiennent ces armes des marchands bangala, en échange de quantités considérables d'ivoire. Ce commerce n'a lieu que depuis fort peu d'années.

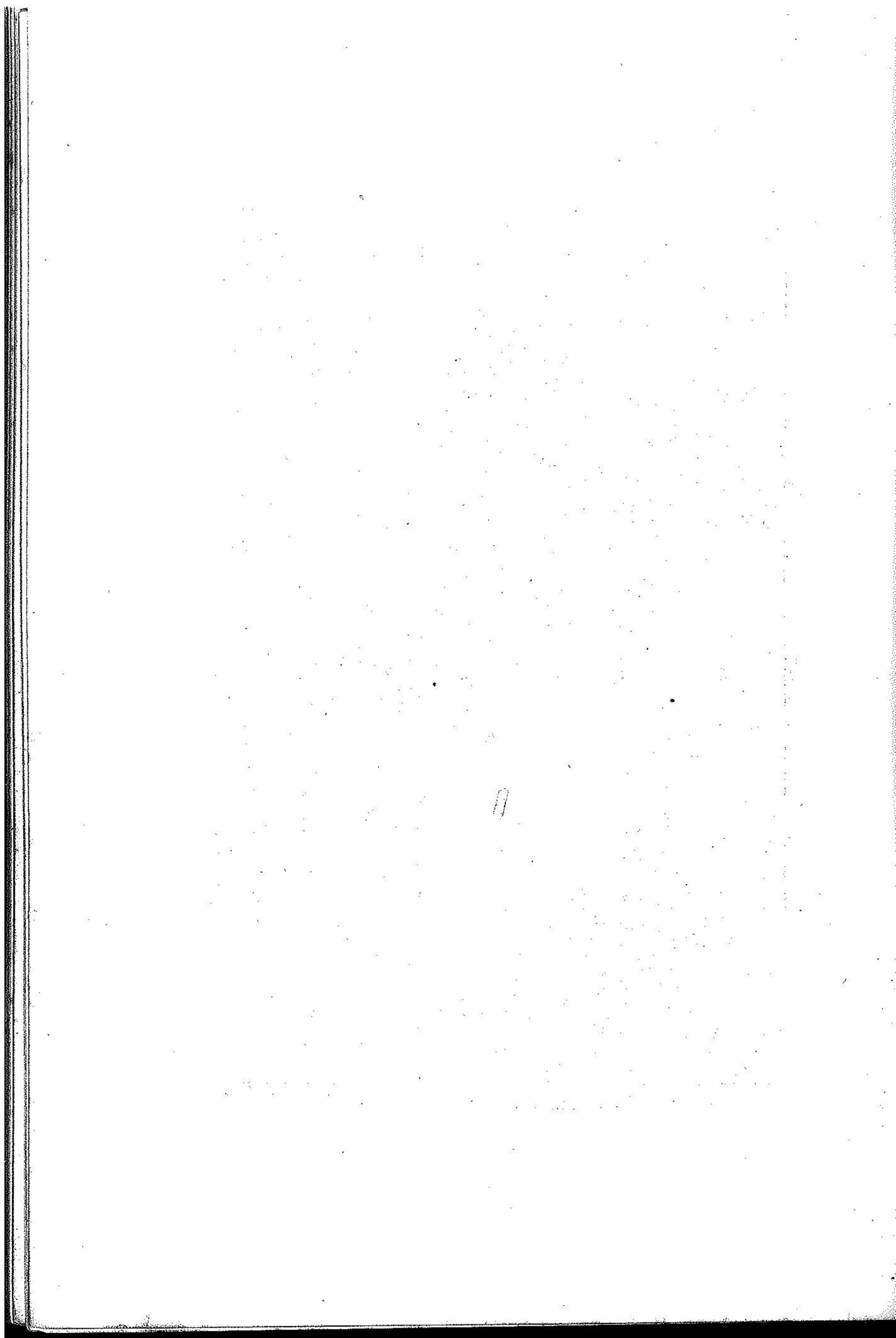
Leur territoire, riche en forêts vierges, en cours d'eau et en oasis de palmiers borassus est l'habitat favori de l'éléphant. Outre les défenses précieuses de ce pachyderme, les natifs recherchent comme ornement les soies épaisses et d'un noir brillant qui garnissent sa queue.

La chasse aux soies de l'éléphant est une entreprise pleine d'audace et de dangers.



UNE FORÊT VIERGE DE L'AFRIQUE CENTRALE

GUNTHER & BUCKER, N.Y.



Les naturels s'y livrent au moyen de pièges, sortes de fosses aussi profondes qu'étroites, où l'animal prisonnier ne peut pas se retourner. On l'attaque par derrière, et avec des coutelas affilés comme des rasoirs on le dépouille d'un seul coup de son énorme appendice caudal.

Des troupes d'éléphants traversent fréquemment les villages indigènes sans y causer de dommages; on les rencontre près du fleuve, à l'heure de la plus forte chaleur du jour ils entrent à demi dans l'eau et, pour se défendre de l'ardeur du soleil, ils s'administrent des douches à l'aide de leur trompe.

On remarque sur les marchés divers de cette contrée des cornes de rhinocéros dont les sorciers font un usage médical; mais les natifs de Roubounga ne connaissent pas ce redoutable animal.

Le 4 novembre, les explorateurs s'éloignaient de cette localité et passaient devant le coquet village de Yakongo, dernier établissement des Roubounga.

Le fleuve venant directement de l'est se trouve comme à cheval sur le deuxième degré de latitude nord. Son ampleur augmente brusquement au pied de la dernière colline des hauteurs d'Oupoto, elle est supérieure à la largeur du Stanley-Pool, mais entrecoupée par de nombreux îlots à rives sinuées.

La végétation de cet archipel est merveilleuse. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on découvre un véritable océan de verdure agitée par la brise, au milieu duquel sont comme figées les nappes grises et dormantes d'étroits et tortueux canaux.

Les borassus, les élaïs, les hyphocène, les dattiers sauvages, les fougères arborescentes, les tecks, les gommiers gigantesques, les rotangs aux tiges ondulées où pendent des frondes élégantes et légères, les mangliers touffus aux racines innombrables, les bassias, forment des voûtes impénétrables, à l'ombre desquelles végètent des variétés infinies d'arbustes, d'arbrisseaux, de plantes herbacées.

Au bord de l'eau se groupent en épais massifs les arundos aux feuilles en ruban et d'un vert éblouissant, le bois d'amourette, *Mimosa tenuifolia*, dont le moindre souffle égrène les chapelets de fleurs jaune d'or; les *Aralia* aux fleurs en ombelles, plantes arborescentes auxquelles on attribue en Amérique les propriétés de la salsepareille, et dont une espèce, l'*Aralia papyrifera*, produit en Chine le papier de riz; des artocarpées, variétés minuscules de l'arbre à pain, arbustes à suc laiteux, à délicates feuilles alternes, laissant sur les rameaux des cicatrices annulaires brillant comme des anneaux de corail.

Et plus bas, empiétant sur le domaine liquide, nageant sur les eaux dormantes des canaux, s'étalent les fleurs et les feuilles emmêlées des nymphéas, des vallisnières et des *Pistia stratiotes*.

Sur les rives très basses, des mangliers rouges, à l'écorce d'un gris brunâtre, tachetée de byssus verdoyants, s'élèvent à des hauteurs de vingt-cinq mètres et offrent l'aspect de profondes galeries voutées, contiguës, où courent en tous sens des ramilles parasites.

La reproduction du manglier offre une particularité fort curieuse. Le premier jet sorti de terre en produit d'autres qui, au lieu de s'élever se recourbent en cerceaux vers le sol, y provignent et représentent en cet état des séries de tonnelles feuillues.

L'écorce du manglier possède une vertu astringente qui la rend propre à faire du tan.

Plus modestes que les mangliers rouges, d'un aspect plus sombre, plus ténébreux, les mangliers noirs croissent sur les rives marécageuses du fleuve à la hauteur de douze ou quinze mètres. A leurs rameaux flexibles, élevés et tendus horizontalement, pendent des filaments qui descendent sur le sol, y prennent racine et forment à leur tour des arbres aussi gros que ceux dont ils proviennent.

Dans le vert foncé de leur feuillage détonnent des fleurs couleur de rouille auxquelles succèdent des gousses allongées contenant des graines noirâtres que recherchent les ramiers et les tourterelles.

Partout la multiplicité des artocarpées et leur surprenante vigueur permettaient de croire que l'intérieur des forêts recèle le fameux arbre à pain, ce gigantesque et précieux végétal, si commun aux îles Taïti.

Le tronc de cet arbre, à peine de la grosseur du corps d'un homme, atteint plus de vingt mètres de hauteur; son écorce est textile, son bois résistant sert à la construction des huttes et des pirogues; son suc visqueux est employé comme glu.

Ses fleurs fraîches servent à faire une conserve pulpeuse à saveur aigrelette; desséchées, elles brûlent comme l'amadou.

Ses fruits globuleux, de la grosseur d'un crâne humain, contiennent une pulpe riche en fécule que l'on peut manger bouillie, grillée, cuite sous la cendre, ou desséchée et conservée. Cette pulpe possède toutes les propriétés nutritives du pain; elle est la base de la nourriture de la plupart des peuplades taïtiennes.

Les graines grillées ou cuites dans l'eau composent aussi un mets nourrissant.

Ainsi qu'on le voit, tout est mis à profit dans l'arbre à pain; sa culture

facile serait pour les habitants des districts équatoriaux de l'Afrique centrale un préservatif contre la famine.

Le 5 novembre, la flottille, suivant la rive nord du fleuve, passait en vue de bourgades dont les huttes abandonnées tombaient en ruine, puis elle découvrait de nombreuses cases d'une propreté engageante, neuves et alignées sur une longueur de deux kilomètres : c'était le village de Ndobu.

Plus loin, les habitations en clayonnage d'Ibounda apparaissaient comme autant de cages à claire-voie couvertes d'un toit de chaume, d'où sortaient des cris d'alarme, arrachés aux habitants par la vue des steamers à vapeur.



LE MANIOC.

Stanley, se méprenant sur le sens de ces clameurs, hésita tout d'abord à atterrir devant le village.

Il fit accélérer la vitesse des embarcations, qui échappèrent à la vue des riverains derrière un îlot boisé. Mais aussitôt, plus de cinquante pirogues furent détachées de la rive et coururent sus à l'escadrille d'exploration.

Les natifs d'Ibounda proposèrent aux étrangers de les escorter jusqu'à Boumba, cité métropolitaine du district de Watomba.

Arrivés dans cette capitale, les explorateurs y furent l'objet d'une manifestation chaleureuse. Myombi, roi de Watomba, sollicita lui-même l'honneur de devenir frère de sang de Boula Matari.

Une branche longue et flexible de palmier borassus fut coupée, dépouil-

lée de son feuillage, tordue et nouée à chaque extrémité. Les nœuds furent couverts de cendre de bois.

Stanley et Myombi saisirent de la main droite chaque extrémité de la branche ainsi disposée, pendant que le grand prêtre-féticheur de la localité leur pratiquait sur le bras droit également une incision assez profonde pour faire jaillir quelques gouttelettes de sang.

Ce sang fut recueilli et pétri avec la cendre retenue dans les sinuosités des nœuds; puis la branche de borassus fut divisée en deux et le féticheur remit à Stanley la portion tachée du sang de Myombi, et à ce dernier la seconde portion imprégné du sang de Stanley.

Les deux frères répétèrent la formule d'un serment dicté par le féticheur, jurèrent de conserver leur vie durant les reliques ensanglantées et se vouèrent réciproquement une amitié inaltérable.

Après cette cérémonie, les explorateurs purent en toute sécurité procéder au ravitaillement de la flottille.

Les sujets de Myombi n'hésitèrent pas à vendre très cher aux étrangers des bananes, des chèvres, des tiges de canne à sucre, des feuilles de tabac, des plants de manioc.

Les racines de cet arbuste, soumises à une préparation particulière, fournissent une nourriture substantielle, mais il faut soigneusement en extraire le suc vénéneux; la partie féculente prend alors le nom de farine de manioc ou pain de cassave.

Le 8 novembre, la flottille touchait à Yambinga, populeux village sis à une heure et demie de navigation de Boumba et aussi sur la rive droite.

La population poussa des cris hostiles en apercevant les steamers à vapeur; elle se calma cependant lorsque l'interprète de Stanley eut annoncé que les blancs venaient rendre hommage au seigneur du village, un certain Moukougou.

Ce Moukougou, flatté d'entendre prononcer son nom par des voyageurs du mpoutou, imposa silence aux braillards de son entourage, fit équiper sa pirogue de guerre, longue et étroite embarcation pouvant contenir plus de quarante pagayeurs debout, et se porta au-devant du vapeur *En Avant*.

Lorsque la pirogue indigène accosta le vapeur, un jeune garçon de la suite de Stanley lâcha par fantaisie sur le pont du navire un jeune chat-tigre peu ou point apprivoisé, maintenu d'habitude à la chaîne dans la cale du steamer. Le fauve, abusant aussitôt d'un instant de liberté, courut à l'avant du navire, bondit par-dessus le sabord et tomba d'aplomb sur ses quatre pattes au beau milieu de l'embarcation indigène.

A cette vue, Moukougou et les pagayeurs jetèrent des cris d'effroi et

s'agitèrent tant et si bien que la pirogue chavira, s'emplit d'eau et coula à pic. Les équipages des steamers opérèrent précipitamment le sauvetage, et furent assez heureux pour ramener sur le rivage tous les plongeurs timorés; quant au chat-tigre, emporté par le courant, il alla s'échouer contre un flot et échappa sous bois à la vengeance implacable de ceux qu'il avait réduits à prendre un bain accidentel.

L'incident n'eut pas les conséquences fâcheuses qu'en redoutait Stanley. Loin de garder rancune aux propriétaires du fauve, Moukougou se montra fort aimable envers les explorateurs et consentit à l'échange du sang et à la cession de terrains, sur lesquels les blancs pourraient séjourner.

D'après les renseignements donnés par Moukougou, renseignements que la science géographique ne peut accepter sans contrôle, le district de Yambinga serait une île considérable enclavée entre le lit du Congo et le cours de deux affluents de droite, dont l'un, situé au nord-est, porte le nom de Ngougiri, mais est plus connu aujourd'hui sous le nom d'Itimbiri.

Cette rivière, d'une largeur remarquable, parsemée d'îlots boisés à l'instar du Congo, fut par erreur remontée par la flottille expéditionnaire dans les journées du 9 et du 10 novembre.

Stanley s'était perdu dans le labyrinthe de canaux et ne s'aperçut de sa méprise que le soir du même jour, en atteignant près de Yankau l'endroit où l'Itimbiri est réduit soudain à une largeur de trois cents mètres. Les habitants de ce village s'offrirent, moyennant quelques articles de pacotille, à remettre les steamers en bon chemin.

Le 11, au matin, les explorateurs doublaient le confluent de l'Itimbiri et découvraient trois villages contigus, fortifiés tout récemment, palissadés, entourés d'une enceinte de broussailles et d'épines.

On distinguait derrière les palissades une forêt de lances et de coutelas brandis par une population frénétique dont les menaces et les hurlements ne laissaient présager rien de bon.

Stanley jugea prudent de n'entamer aucun pourparler avec ses sauvages et la flottille passa à toute vapeur devant ces populations disposées à prendre l'offensive.

Le 12, on longea la rive droite, où s'étend à perte de vue une plaine dépouvue de hautes futaies, mais abondante en pâturages, en prairies naturelles rappelant par la vigueur de la végétation herbacée les pampas de l'Amérique méridionale.

Cette plaine, alors inhabitée, avait été jadis occupée par les Yaloulima, tribu belliqueuse et dévastatrice, insouciante du lendemain, dont la seule industrie se borne à utiliser les ressources fournies par le sol fécond et pri-

mitif, mais qui ignore complètement les premières notions de la culture.

Les Yaloulima campent actuellement dans les nombreux et fertiles îlots qui couvrent le Congo en amont de leur ancien territoire. Ils gaspillent les richesses entassées par la nature tropicale dans ces paradis en miniature, vivent de pêche, de chasse et des fruits savoureux des amomes, des bananiers et des arbrisseaux sauvages dont les frondes diverses leurs servent à fabriquer des huttes, à tisser des pagnes, à confectionner des corbeilles et des filets dans lesquels ils recueillent le poisson.

Autour de leurs installations primitives on ne voit aucune plantation, aucun essai de défrichement; leurs habitudes nomades expliquent seules ces négligences, car ils sont moins indolents, plus actifs que certaines peuplades sédentaires du bas Congo.

Sans rapports commerciaux avec les tribus environnantes, les Yaloulima fabriquent eux-mêmes leurs armes, leurs engins de pêche et de chasse; ils forgent très adroitement le fer et sculptent l'ivoire animal aussi bien que l'ivoire végétal.

L'ivoire végétal est contenu dans l'amande à écorce d'un noir d'ébène du *Phytelephas*, arbre magnifique nommé *corozo* par les natifs.

Ces mêmes indigènes, qui négligent l'élevage si facile des poules, des chèvres et des moutons, apportent un soin particulier à la domestication de l'iguane.

L'iguane est une espèce de lézard inoffensif, mais d'un aspect effrayant. Il atteint une longueur de deux mètres environ. Sa tête comprimée par les côtés est aplatie au-dessus; ses dents aiguës sont assez semblables à celles des lézards verts des provinces méridionales de l'Europe. Le museau, les contours des yeux et des mâchoires, sont garnis de larges écailles unies, luisantes et colorées: deux écailles plus larges que les autres placées au-dessous de ses oreilles semblent lui servir de porte-voix; une plus grande écaille de forme ovale, dont l'éclat rappelle celui des métaux polis, protège sa tête comme un bouclier. Les yeux sont énormes, en forme de boule; des tubercules, assez semblables à des pointes de diamant, sont placés au-dessus des narines et de chaque côté du cou. Une espèce de crête dentelée, composée de grandes écailles saillantes, figurant des fers de lance accotés, s'étend depuis la pointe de la mâchoire inférieure jusque sous la gorge où elle garnit le devant d'une grande poche que l'iguane peut gonfler à son gré.

Ce lézard est ordinairement de couleur verte, mêlée de jaune ou de bleu plus ou moins foncé; le ventre, les pattes et la queue sont panachés. Les teintes varient suivant l'âge du reptile.

C'est environ deux mois après la fin de la saison sèche (hiver), que les iguanes femelles sortent des profondeurs des bois des îlots habités par les Yaloulima, pour aller déposer leurs œufs sur les bords du fleuve, œufs aussi gros mais plus longs que ceux des pigeons, dont la coque est blanche et souple comme celle des œufs de tortues de mer. La couvée comprend toujours un nombre impair de ces œufs, depuis treize jusqu'à vingt-cinq.

Les natifs s'en emparent et les font éclore par les iguanes apprivoisés. L'iguane-femelle assiste avec désespoir à ce rapt qu'elle est impuissante à éviter; agitée par la colère elle fait entendre des sifflements aigus, secoue sa longue queue, gonfle sa gorge, redresse ses écailles et relève sa tête hérissée de callosités. Mais, craignant l'homme, elle se retire dans le creux d'un rocher, ou dans les rameaux d'un arbre. On la voit s'élancer avec une agilité surprenante jusqu'aux branches les plus hautes, autour desquelles elle s'entortille de manière à cacher sa tête au milieu des replis de son corps.

Les Yaloulima donnent la chasse à l'iguane et poursuivent cet animal doux et pacifique avec un acharnement facile à expliquer: la chair de ce saurien, surtout celle des femelles, plus grasse et plus tendre que celle des mâles, est excellente à manger. Ils choisissent de préférence le moment où les iguanes repus se reposent sur les rameaux qui penchent au-dessus du fleuve.

La douceur naturelle de ce lézard jointe à l'espèce de torpeur à laquelle il est sujet lorsqu'il a avalé une grande quantité d'insectes et de feuilles d'arbres, lui donne une apathie, une tranquillité qui le rendent, malgré son agilité, incapable de se soustraire aux chasseurs.

Il s'apprivoise facilement et devient aussi familier que le chat domestique, avec lequel il partage la faculté de voir pendant la nuit.

Les yeux de l'iguane peuvent se dilater de manière que la plus faible lumière leur permet de découvrir des proies microscopiques.

En amont des îlots habités par les Yaloulima, éleveurs d'iguanes, le fleuve descend du sud-est et sort par un étroit canal de l'expansion lacustre parsemée d'îles verdoyantes qu'il forme en face de l'embouchure de la grande rivière Arouhouimi.

C'est avec une certaine appréhension que Stanley approchait de cet important affluent de droite où en 1877, dans son aventureux voyage de découverte, il avait soutenu de rudes combats pour défendre sa vie et celle de ses compagnons contre la férocité des riverains cannibales.

Il y arriva dans la journée du 15 novembre, vers trois heures de l'après-midi.

Il fit stopper la flottille près de la rive gauche, en face des grands villages occupés par les belliqueuses et puissantes tribus de l'Arouhouimi, et distribuer aux équipages des armes et des munitions pour le débarquement et pour l'installation immédiate d'un camp retranché.

Ces préparatifs et ces mouvements furent aperçus par les indigènes de la rive droite qui se rassemblèrent aussitôt en poussant leur cri de guerre, frappant sur leurs énormes tambours et simulant un combat par leurs gestes désordonnés.

Mais deux pirogues de guerre seulement s'avancèrent en reconnaissance jusqu'à une distance respectueuse du point où les équipages de l'expédition avaient établi le camp et où, conformément aux instructions de Stanley, tous ses hommes, affectant la plus complète indifférence pour les natifs, étaient assis immobiles et envoyant dans l'espace les spirales de la fumée de leurs pipes.

Les vedettes des cannibales, après avoir contemplé pendant plus d'une heure ces pacifiques étrangers fumant autant que les cheminées de leurs embarcations à vapeur, se replièrent vers les villages de la rive droite et, dès leur retour, les roulements des tambours, les cris et les danses caractéristiques reprirent de plus belle.

Stanley, qui s'était déterminé à braver ces frénétiques batailleurs, leva le camp, regagna les bateaux, traversa la rivière et passa à toute vapeur devant les villages hostiles, en serrant la rive de près.

La stupéfaction des natifs fut au comble. Les cris, les batteries de tambours, les contorsions cessèrent, la rive n'offrit plus que des spectateurs ahuris, frappés d'un mutisme subit, suivant des yeux les trois steamers qui, pavillon au vent, chassant bruyamment par leurs cheminées des nuages épais de fumée, révolutionnant les eaux, agitant leurs roues, filant avec une rapidité vertigineuse, étaient montés par des équipages occupés à étaler des étoffes soyeuses et miroitantes, des fusils aux canons d'acier, des bibelots, des articles divers de couleurs éclatantes, et à inviter de la voix et du geste à la paix et à l'amitié.

A peine les steamers furent-ils hors de vue, que les chefs des villages de l'Arouhouimi résolurent d'envoyer des pirogues à la recherche des embarcations des blancs, pour supplier ces derniers d'entrer en négociations avec eux.

Les délégués rencontrèrent les vapeurs ancrés dans une petite baie, derrière les grands arbres d'un îlot parallèle aux rives.

Des négociations pacifiques furent aussitôt entamées de part et d'autre; Stanley remit aux chefs indigènes des présents qui furent acceptés et

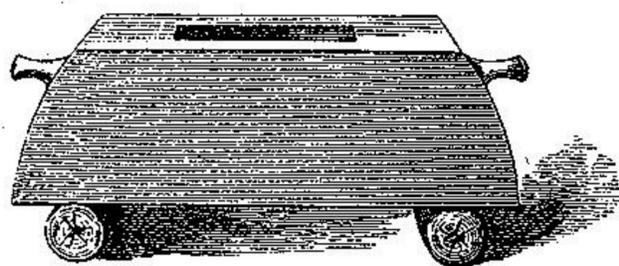
l'expédition fut autorisée à s'établir près des villages de l'Arouhouimi. Basoko ou Basongo.

Cette rivière, peu profonde et émaillée d'îlots, est la principale tributaire du versant oriental du Congo. Elle prend sa source au pays des Niam-Niam et reçoit sur la rive gauche un affluent très important appelé Népoko, dont la source présumée est voisine du lac Albert-Nyanza.

Visitée par divers explorateurs sur différentes portions de son cours, elle a été baptisée de divers noms : *Ouélé*, par Schweinfurth en 1870; *Béré*, par le docteur grec Potagos en 1876; *Ouerré*, par le docteur Juncker en 1880 et enfin *Arouhouimi-Biyerré*, par Stanley en 1883.

Stanley remonta le Biyerré pendant les journées des 18, 19 et 20 novembre, et son ascension fut arrêtée par les rapides d'Yambouya, à trois cents kilomètres de son embouchure.

Les deux rives de l'Arouhouimi sont couvertes de villages basokos, riches en ivoire et en produits africains. La structure des huttes est fort originale et diffère essentiellement de celle des huttes composant les villages rencontrés sur les bords du Congo : les cabanes en forme de



TAMBOUR DE GUERRE.

tourelle sont surplombées d'une toiture qui a l'aspect d'un énorme éteignoir.

Les populations sont entièrement sauvages et n'ont pour attaquer ou se défendre que les lances, les arcs, les flèches et les boucliers; fort craintives, elles demeureraient frappées de terreur à la vue des vapeurs et ne tentaient contre eux aucune poursuite. Elles possèdent néanmoins de nombreuses pirogues taillées dans des troncs de teck et ornées sur leurs flancs de sculptures habilement exécutées et représentant le plus souvent des crocodiles, des hippopotames et des pagaies.

Les Basoko sont remarquables par leur haute stature et par leur force musculaire. Leur peau est d'un beau noir foncé; leur chevelure n'est pas, comme chez les tribus d'aval l'objet d'un soin particulier : maintenue courte, elle est enroulée sur le sommet de la tête et couverte d'une coiffure basse ayant la forme du chapeau porté par le clergé arménien.

Le 24 novembre, l'expédition, de retour au confluent de l'Arouhouimi-Biyerré, quitta le district des Basoko et poursuivit sa route vers l'est-sud-est, sur le fleuve réduit à une largeur de trois mille mètres et parsemé d'îlots.

Le lendemain, elle croisait un essaim de petites barques indigènes d'où sortaient des gémissements, des plaintes incessantes.

Stanley redoutait un conflit, mais sa crainte ne fut pas de longue durée, car l'innombrable flottille indigène passa près des vapeurs sans tenter aucune démonstration belliqueuse.

On croyait voir une cité flottante et entendre les clameurs désespérées d'une population surprise par l'inondation ou l'incendie.

Plus loin, de chaque côté du fleuve, des monceaux de cendres noires marquaient l'emplacement de nombreux villages.

Les districts tour à tour côtoyés dans la journée du 26 avaient été récemment dévastés: les villages n'étaient plus que décombres fumants; les plantations, les palmiers et les bananiers étaient roussis par les flammes; les populations ruinées, désarmées, en proie à la plus vive désolation, se pressaient sur les bords du fleuve, s'entassaient dans des milliers de pirogues étroites et s'apprêtaient à fuir vers les contrées d'aval. On assistait à l'exode de tout un peuple.

Les explorateurs ne tardèrent pas à connaître la cause de cette lamentable migration. Ils avaient passé à terre la nuit du 26 au 27 novembre, non loin des villages d'Yombourri, presque en face de la rivière Loubiranzi, affluent de gauche.

A l'aube du 27, le campement de l'expédition était enveloppé par un brouillard insolite dû à l'incendie des villages, des landes et des forêts des environs. Vers huit heures, les nuages de fumée s'évanouirent dans l'espace, et les équipages regagnèrent avec armes et bagages les embarcations à vapeur.

La flottille s'éloigna de ces sombres parages et apprit, quelques heures plus tard, sur la rive droite, non loin des villages habités par les peuplades Mawumbé, ce qui avait amené la ruine et la dépopulation des districts côtoyés au cours des journées précédentes.

Les bandes d'Abéd-ben-Selim, les Arabes chasseurs d'hommes venus de Nyangwé, campaient sur les bords du Congo. Ces bandits aux fez écarlates, aux burnous d'une blancheur immaculée, s'étaient abattus, le mousquet d'une main et la torche de l'autre, sur le pays des Basoko.

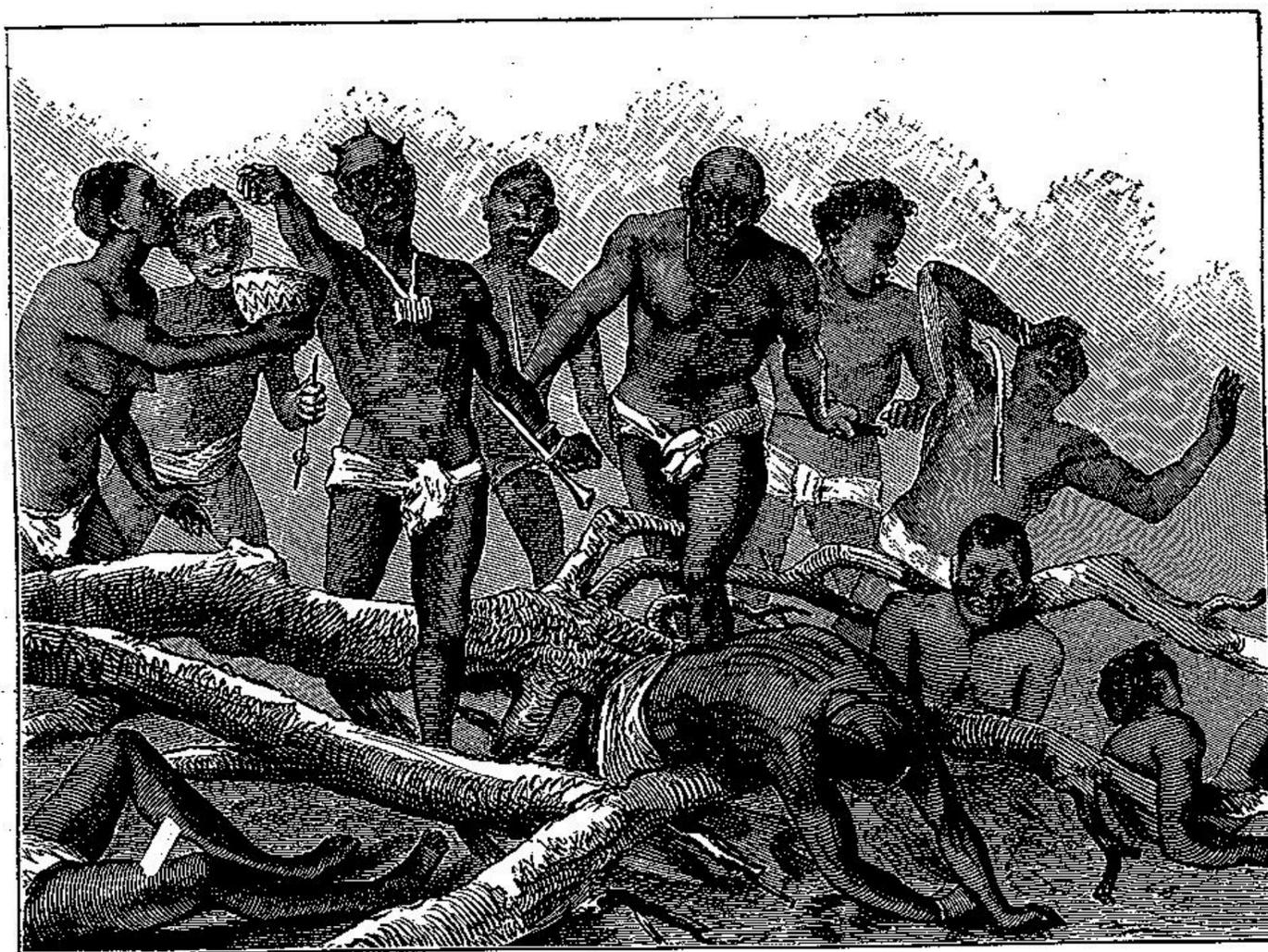
Comme naguère à Taborah, à Oudjidji, à Nyangwé, Stanley fut le bienvenu parmi les brigands, commerçants *de bois d'ébène*.

Abéd-ben-Selim fit visiter aux explorateurs ses tentes et les richesses qu'elles contenaient: plus de quinze cents créatures humaines, vieillards, hommes, enfants et femmes, attachés à des chaînes, étroitement gar-

rottés et destinés à former ces bandes d'esclaves, marchandise avidement recherchée sur les marchés de la côte orientale de l'Afrique.

Tandis que les Zanzibarites de l'expédition échangeaient des poignées de main et des accolades avec les bandits parlant la langue du pays natal, Stanley et Roger écoutaient, le cœur plein d'amertume et de rage devant leur impuissance à délivrer les misérables victimes, les récits effrontés d'Abed, cet incurable suppôt de la traite.

Avec une loquacité doublée d'une pantomime cynique et de regards



UN MASSACRE D'ESCLAVES.

où perçaient le triomphe et la joie, Abed-ben-Selim exposait le succès inespéré des razzias infâmes qu'il venait de pousser pour la première fois si avant dans l'ouest. Il escomptait complaisamment le dépit de son rival de Nyangwé, le nabab Dougoumbi, obligé de constater sous peu de jours la valeur et la quantité de marchandise humaine ramenée des districts basoko par les flibustiers d'Abed.

La satisfaction de ce vieillard vil et inhumain navrait les explorateurs blancs. Un instant le projet de délivrer les captifs traversa leur âme généreuse ; malheureusement l'entreprise était au-dessus de leurs forces :

ils ne pouvaient que briser les fers de ces malheureuses créatures; mais comment assurer leur existence? il leur était impossible de les soustraire à la famine.

Le remède était pire que le mal; il pouvait en outre entraver la marche de la civilisation dans ces contrées lointaines et compromettre gravement la sécurité des blancs près de s'y fixer.

Les hordes des traitants, pourvues de fusils perfectionnés, constituaient une armée dix fois supérieure en nombre aux troupes zanzibarites et haoussas dont disposaient les agents de l'Association.

Stanley quitta donc, bien à regret, en excellents termes, le vieil Abed-ben-Selim, chef de ce ramassis de flibustiers arabes, et se dirigea vers les chutes qui depuis 1876 portent le nom de Stanley-Falls.

Il arriva, le 1^{er} décembre, près de l'île des Vouenya, à un mille en amont des chutes.

En cet endroit le Congo présente une largeur de douze cents mètres. Les steamers ne pouvaient passer entre les falaises rocheuses de l'île des Vouenya et l'escarpement des berges du fleuve, sans être aperçus par les sauvages riverains.

Les trois vapeurs jetèrent l'ancre à une faible distance de la rive septentrionale, et la baleinière *l'Éclaireur*, montée par le guide interprète, s'avança vers les villages vouenya.

Elle revint bientôt ayant à son bord les principaux chefs indigènes désireux de conférer avec Stanley, ce mundelé qu'ils avaient jadis pourchassé comme une bête fauve.

L'entrevue fut des plus cordiales. Après une palabre fort longue et des accolades que les blancs étaient loin de souhaiter, ces derniers obtinrent l'autorisation de parcourir les environs de la première cataracte et de rechercher le meilleur emplacement pour l'édification d'une station.

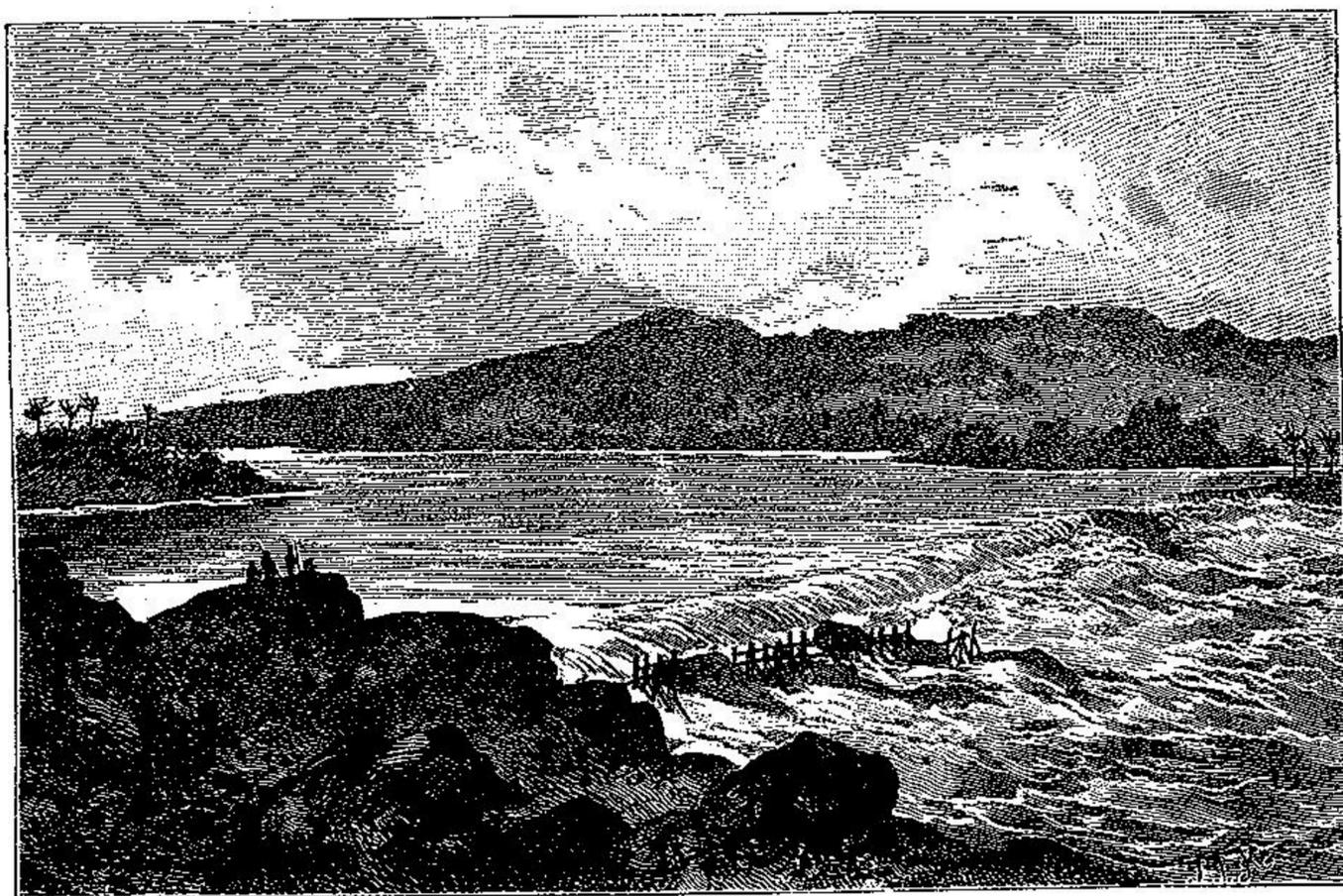
Le choix de Stanley s'arrêta sur l'île Ouana-Rousari, d'un accès facile, salubre, fertile et populeuse, située au beau milieu du fleuve, environ à quatre kilomètres en amont de la première chute.

Cette île, d'une longueur approximative de deux kilomètres, est sur certains points large de six à sept cents mètres; elle renferme de nombreuses agglomérations de huttes formant des rues régulières, presque tirées au cordeau, les unes parallèles, les autres transversales à angles droits.

Les habitants, nègres vouenya, sont très industriels et très inventifs. Excellents menuisiers, ils sont très habiles à fabriquer des caisses de bois carrées, ressemblant à des chapelières, où ils entassent les perles, les

coquilles et les baies qui constituent leur monnaie courante; ils filent aussi en maîtres-cordiers les fibres des palmiers hyphoene et des bananiers; ils fabriquent avec l'ivoire, qui abonde chez eux, les ustensiles les plus communs, des pilons à broyer le manioc, des jouets d'enfants, etc., etc.

Les conciliabules entre Stanley et les chefs du pays durèrent toute une semaine. Enfin le 10 décembre, les traités de cession de l'île Ouana-Rousari et le droit pour les blancs de bâtir et de séjourner dans cette propriété des Vouenya furent solennellement approuvés. Le drapeau de l'Association



VUE DE L'ÎLE OUANA-ROUSARI (STATION DE STANLEY-FALLS).

fut solennellement hissé sur les eaux du Congo, au cœur même de l'Afrique, presque à égale distance de Banana et de Zanzibar, entre les deux océans.

La fondation de Stanley Falls-Station, couronnement en quelque sorte de l'œuvre africaine de l'Association internationale, devait être confiée à Roger. Malheureusement l'explorateur belge, dont la santé était fort compromise, ne put se charger de cette tâche aussi lourde qu'honorable. L'Anglais Bennie, mécanicien du *Royal*, fut laissé à Ouana-Rousari avec dix Zanzibarites, vingt Haoussas et des provisions de vivres pour une année.

Stanley, avant de quitter le poste avancé des Falls, envoya, *viâ* Nyangwé, un courrier au lieutenant Storms, chef de la station de Karéma, pour l'informer que le drapeau bleu à étoile d'or flottait à cent lieues à peine de l'extrémité septentrionale du lac Tanganika.

